

Je me présente

Ce texte, écrit au début des années 1990 pour être présenté en public, ce qui fut fait à deux ou trois reprises, a été légèrement actualisé pour ce livre.

Je suis un homme. Bon, vous allez penser que je me trompe bêtement de genre, ou, peut-être, que j'essaie de vous mener en bateau, parce que mon prénom finit par *a*, que je possède trois soutiens-gorge, que j'ai été enceinte à cinq reprises et d'autres trucs du même genre que vous aurez probablement remarqués, de simples petits détails. Mais les détails ne comptent pas. S'il y a une chose que les politiciens nous enseignent, c'est que les détails ne comptent pas. Je suis un homme et je vous demande de croire et d'accepter ça comme un fait, tout comme je l'ai cru et accepté moi-même pendant des années.

Voyez-vous, quand j'étais petite – au temps des guerres médiques –, puis au cours de mes études supérieures – juste après la guerre de Cent Ans – et, encore, à l'époque où j'élevais mes enfants – pendant la guerre de Corée, la guerre froide et la guerre du Vietnam –, il n'y avait pas de femmes. Les femmes sont une invention très récente. Je suis antérieure à l'invention des femmes de plusieurs décennies. Bien entendu, si vous voulez vraiment pinailler, les femmes ont été inventées plusieurs fois et dans des régions très différentes, mais elles l'ont été par des gens qui n'ont pas su vendre leur produit. Leurs techniques de distribution étaient rudimentaires, leurs études de marchés inexistantes, alors, évidemment, le concept n'a pas pris. Même quand elle est portée par un génie, une invention doit trouver des débouchés, or, pendant très longtemps, l'idée de 'femme' ne faisait apparemment pas recette. Des prototypes comme l'Austen ou la Brontë étaient trop complexes et les gens se moquaient de la Suffragette, quant à la Woolf, elle était bien trop en avance sur son temps.

Donc, quand je suis née, il n'y avait en fait que des hommes. Les gens étaient des hommes. Chacun avait le même pronom, son pronom à *lui*; et je suis ce « lui »-là. Je suis le « il » générique, comme dans : « Si quelqu'un doit subir un avortement, il devra se rendre dans un autre État », ou dans : « Un écrivain doit savoir où est son intérêt. » C'est moi, l'écrivain, lui. Je suis un homme.

Peut-être pas un homme de premier ordre. Je suis toute prête à admettre que je suis en fait un homme de deuxième ordre, un simili homme, un lui-de-carnaval. En tant que lui, je suis au lui masculin authentique ce que le bâtonnet de poisson au four à micro-ondes est au saumon royal entier grillé au feu de bois. C'est vrai, après tout, est-ce que je peux inséminer ? Est-ce que je peux être membre du *Bohemian Club* ? Est-ce que je peux diriger la *General Motors* ? En théorie, oui, mais, les théories, vous savez où ça mène. Certainement pas à la tête de la *General Motors*, et le jour où une femme de Radcliffe devient présidente de l'Université Harvard, réveillez-moi pour me prévenir, d'accord ? Si ce n'est que ce ne sera pas nécessaire, parce qu'il n'y a plus de femmes de Radcliffe ; on s'est rendu compte qu'elles étaient inutiles et on les a abolies. Et puis je ne peux pas écrire mon nom en pissant dans la neige, où alors ce serait extrêmement laborieux. Je ne peux pas supprimer d'un coup de carabine ma femme, mes enfants, mes voisins, puis retourner l'arme contre moi. Oh, pour tout vous avouer, je ne peux même pas conduire. Je n'ai jamais passé le permis. Je me suis dégonflée. Je prends le bus. C'est épouvantable. Je le reconnais, en fait d'homme, je ne suis qu'une pâle copie, un médiocre succédané, et ça se voyait quand j'essayais de porter ces vêtements à la mode du surplus militaire avec des poches à munitions et que ça me donnait l'air d'une poule dans une taie d'oreiller. Je n'ai pas les formes adéquates. Les gens sont censés être sveltes. Pas trop minces, tout le monde le dit, surtout les anorexiques. Les gens sont censés être sveltes et fermes, parce que c'est comme ça que les hommes sont en général, sveltes et fermes, ou en tout cas c'est comme ça que beaucoup d'hommes sont au début, et il y en a même qui le restent. Et les hommes sont des gens, les gens sont des hommes, c'est une chose bien établie, et donc les gens, les vraies gens, les gens comme il faut, sont sveltes. Mais quand il s'agit d'être les gens, je ne vaudrais pas tripette, parce que je ne suis pas svelte du tout, je suis plutôt un peu enrobée et même tout à fait grasse par endroits. Je suis non-ferme. Et puis les gens sont censés être coriaces. Coriace, c'est bien. Moi je n'ai jamais été coriace. Je suis plutôt molle et même plutôt tendre. Comme un bon steak. Ou comme le saumon royal, qui n'est pas svelte et coriace, mais riche et tendre. Mais les saumons ne sont pas des gens, ou en tout cas c'est ce qu'on nous dit depuis quelques années. On nous dit qu'il n'y a qu'une sorte de gens, ce sont les hommes. Et je pense que c'est très important que nous le croyions tous. C'est important pour les hommes en tout cas.

Ce à quoi ça se résume, je suppose, c'est que je ne suis tout simplement pas virile. Comme Ernest Hemingway était viril. La barbe, les flingues, les femmes et les petites phrases courtes. J'essaie. J'ai cette espèce de truc barboïde qui n'arrête pas de repousser, neuf ou dix poils sur le menton, parfois même plus ; mais qu'est-ce que j'en fais ? Je les arrache d'un coup sec. Est-ce qu'un homme ferait ça ? Les hommes n'arrachent pas d'un coup sec. Les hommes se rasent. Les hommes blancs se rasent, en tout cas, vu qu'ils sont poilus, et j'ai encore moins le choix d'être blanche ou pas que d'être un homme ou pas. Je suis blanche, que ça me plaise ou non d'être blanche. Les médecins ne peuvent rien pour moi. Mais je suppose que je fais de mon mieux pour ne pas être blanche, étant donné les circonstances, puisque je ne me rase pas. J'arrache d'un coup sec. Mais ça ne veut rien dire parce que je n'ai pas vraiment une vraie barbe digne de ce nom. Et je n'ai pas de flingue, je n'ai pas la moindre femme, et mes phrases ont tendance à s'allonger indéfiniment et à être bourrées de syntaxe. Ernest Hemingway aurait préféré mourir plutôt que d'avoir de la syntaxe. Ou des points-virgules. Je fais un usage pléthorique et foireux des points-virgules ; en voici un, à l'instant ; c'était un point-virgule après « points-virgules », et un autre après « instant ».

Et autre chose encore. Ernest Hemingway aurait préféré mourir plutôt que devenir vieux. Et c'est ce qu'il a fait. Il s'est tiré une balle. Point final. Tout, plutôt qu'un point-virgule ou des points de suspension. Une condamnation à mort, c'est un point final, c'est très, très viril. Pas la perpétuité. La perpétuité c'est comme une phrase qui n'en finit pas, elle est bourrée de syntaxe, de propositions subordonnées, de références obscures et de devenir vieux. C'est d'ailleurs sans doute la meilleure preuve que je ne fais pas un homme très convaincant : je ne suis même pas jeune. À peu près à l'époque où les femmes ont commencé à être inventées, j'ai commencé à devenir vieille. Et je n'ai plus fait que ça. Impudemment. Je me suis permise de devenir vieille et je n'ai rien fait pour l'empêcher, que ce soit avec un flingue ou autre chose.

Ce que je veux dire, c'est que, si j'avais eu un tant soit peu d'amour-propre, est-ce que je ne me serais pas fait faire un *lifting* ou une liposuccion ? Quoiqu'une liposuccion, ça m'évoque plutôt un truc qu'on fait beaucoup à la télé quand on est jeune ou plus ou moins jeune, mais pas quand on est vieux, et quand on est un homme et une femme, et en aucune autre circonstance. Ce qu'il se passe, c'est que cet homme et cette femme, jeunes ou plus ou moins jeunes, se saisissent l'un l'autre, se passent les mains un peu partout l'un sur l'autre et puis accomplissent une lipo-

succion. Vous êtes censés les regarder pendant qu'ils font ça. Ils bougent la tête, aplatissent leur bouche et leur nez sur la bouche et le nez de l'autre et leurs bouches s'ouvrent de toutes sortes de façons, et vous êtes censés être excités ou mouillés ou je ne sais quoi en les regardant. L'impression que ça me fait, c'est de regarder deux personnes faire une liposuction ; et c'est pour ça qu'on a fini par inventer les femmes ? Sûrement pas.

En fait, je crois que le sexe en tant que sport-spectacle est encore plus ennuyeux que les autres sports-spectacles, y compris le baseball. Si j'étais obligée de regarder un sport plutôt que de le pratiquer, je choisirais le saut d'obstacles. Les chevaux sont vraiment beaux. Les gens qui les montent sont pour la plupart des espèces de nazis, mais comme tous les nazis, ils n'ont pas plus de pouvoir et de succès que les chevaux qu'ils montent, et après tout, c'est le cheval qui décide s'il franchira telle barrière à cinq barres ou s'il s'arrêtera juste devant et fera passer le nazi par-dessus son encolure. Sauf qu'en général, le cheval ne se souvient pas qu'il a le choix. Les chevaux ne sont pas très malins. Mais dans tous les cas, le saut d'obstacles et le sexe ont pas mal de choses en commun, même si on ne peut voir du saut d'obstacles à la télé nord-américaine que si on arrive à capter une chaîne canadienne, ce qui n'est pas le cas du sexe. Si j'ai le choix, mais j'oublie souvent que j'ai le choix, je n'hésiterai pas : je *regarderai* du saut d'obstacles et je *pratiquerai* le sexe. Jamais l'inverse. Mais je suis trop vieille, maintenant, pour le saut d'obstacles, quant au sexe, qui sait ? Moi ; pas vous.

Évidemment, les vieilles gloires sont censées sauter d'un lit à l'autre de nos jours, comme des chevaux sautent par-dessus des barrières à cinq barres, bond, rebond, re-rebond, mais une bonne part de cette histoire de super sexe à soixante-dix ans me semble, une fois encore, de l'ordre de la théorie, comme la femme PDG de la *General Motors* et la femme présidente d'Harvard. La théorie a été inventée pour rassurer les quadragénaires, du moins les hommes, qui sont inquiets. C'est pourquoi nous avons eu Karl Marx et c'est pourquoi nous avons encore des économistes, même si on dirait que nous avons perdu Karl Marx. En tant que telle, la théorie, c'est chouette. Quant à la pratique, ou la *praxis* comme l'appelaient les marxistes, qui aimaient bien les *x* apparemment, attendez d'avoir soixante ou soixante-dix ans avant de me parler de votre pratique ou de votre *praxis* sexuelle, si vous voulez bien, encore que je ne vous promets pas que je vous écouterai, et si je vous écoute, je risque probablement de trouver ça terriblement ennuyeux et de me mettre à chercher du saut d'obstacles à la télé. Quoi qu'il en soit, vous ne m'entendrez pas

parler de ma pratique ou de ma *praxis* sexuelle, ni avant, ni maintenant, ni jamais.

Néanmoins, me voici, vieille – quand j’ai écrit ceci, j’avais soixante ans –, « un homme public souriant de soixante ans », comme a dit Yeats dans *La Tour*, mais en même temps, Yeats *était* un homme. Maintenant, j’ai plus de soixante-dix ans. Et c’est entièrement de ma faute. Je nais avant qu’on ait inventé les femmes, pendant des décennies je fais tellement d’efforts pour être un homme digne de ce nom que j’en oublie de rester jeune, et du coup je ne le suis plus. Et je m’emmêle dans mes temps. Un instant je suis jeune, et puis, tout d’un coup, j’avais soixante ans et peut-être quatre-vingt, et ensuite ?

Pas grand-chose.

Je ne peux pas m’empêcher de penser qu’un homme authentique aurait trouvé une façon de remédier à ça. Sans aller jusqu’aux flingues, mais quelque chose de plus efficace qu’un flacon d’*Oil of Olaz*. Moi j’ai échoué. Quand je revois toute l’énergie que j’ai dépensée – parce que j’ai vraiment essayé, je me suis efforcée d’être un homme, d’être un homme digne de ce nom –, je vois à quel point j’ai échoué. Au mieux, je suis un homme raté. Un faux « lui » bidon de deuxième ordre avec une barbe de dix poils et des points-virgules. Et je me dis, à quoi bon ? Parfois je me dis que je pourrais aussi bien tout laisser tomber. Parfois je me dis que je pourrais aussi bien exercer mon libre arbitre, m’arrêter net devant la barrière à cinq barres et laisser le nazi tomber sur la tête. Si je ne suis pas douée pour faire semblant d’être un homme et pas douée pour être jeune, autant que je commence à faire semblant d’être une vieille femme. Je ne suis pas sûre que quelqu’un ait déjà inventé les vieilles femmes ; mais ça peut valoir le coup d’essayer.

